

1

Elle roulait en direction de la cabane du métayer lorsqu'elle aperçut un chien mort sur le bas-côté.

La rigidité s'était déjà installée dans ses membres, raides comme des piquets. Catherine remarqua du coin de l'œil que l'animal était de bonne taille et sa robe sans doute d'une teinte fauve. Sur cette piste desséchée par l'été du Delta, le cadavre était recouvert de cette fine couche de poussière soulevée au passage de chaque véhicule.

Son rétroviseur lui renvoyait l'image du nuage qu'elle avait causé en passant, une nuée qui demeurerait en suspension dans les airs, traçant ainsi une ligne entre les rangs innombrables des cotonniers. La route était trop mauvaise pour qu'elle s'attarde à regarder en arrière.

Une question fugace lui traversa l'esprit. Que s'était-il passé pour que quelqu'un, sur ce chemin défoncé à la surface dure comme pierre, conduise si rapidement qu'il n'avait pu éviter ce chien ?

Au passage, Catherine nota que le coton ne produirait cette année qu'une maigre récolte. Depuis trop

longtemps, pas une goutte d'eau n'était tombée pour briser le cycle de la chaleur.

Ces terres étaient les siennes. Elles étaient dans la famille depuis l'époque de son arrière-grand-père. Comme son père avant elle, Catherine la louait à un métayer. Elle savait qu'elle avait raison de le faire : l'amertume de son grand-père lors des mauvaises années, lorsqu'il l'emmenait avec lui inspecter ses plantations à cheval, demeurait gravé dans sa mémoire.

Il lui semblait que la chaleur de ces étés lointains était loin d'atteindre la férocité de celui-ci. Il était pourtant tôt et l'aube n'était passée que depuis peu. Malgré tout, Catherine commençait à transpirer. Plus tard dans la journée, la réverbération deviendrait intolérable. Seules les peaux les plus sombres pourraient se passer de protection pour la supporter. Pour qui avait le teint pâle comme Catherine, elle n'apporterait que désastre.

Elle s'immobilisa sous un chêne, coupa le contact et sortit de sa voiture. Le chêne était seul à rompre la monotonie des champs sur des kilomètres à la ronde. Debout sous les branchages, les yeux fermés dans l'ombre, elle laissa la moiteur et le silence la baigner, savourant l'instant.

Puis elle distingua les sons de la vie dans la quiétude : le tonnerre d'une sauterelle traversant la route en bondissant pour migrer d'un champ vers l'autre ; le fracas d'un criquet à ses pieds.

Elle ouvrit les yeux à regret et fouilla sa voiture pour y prendre ce qu'elle avait apporté, avant de se diriger vers la cabane de métayer abandonnée qui se dressait à côté de l'intersection avec un autre chemin.

Pas un tracteur en vue, pas plus que d'ouvriers. À part Catherine, rien ne bougeait dans la vaste étendue aveuglante.

Les objets contenus dans le sac à sa main gauche faisaient retentir un claquement métallique. Le fusil dans sa main droite réfléchissait la lumière du soleil.

Sa mère l'avait éduquée à devenir une dame. Son père lui avait appris à tirer.

Dans la cour en terre battue, Catherine posa le fusil sur une souche. Le bois nu de la mesure luisait, usé par les ans. Quelques traces infimes de peinture rouge s'accrochaient encore aux fissures entre les planches.

Tout va bientôt s'effondrer, se dit-elle.

Il y avait déjà des mois que l'appentis des toilettes extérieures s'était écroulé.

Comme ensorcelée, engourdie par la chaleur et le silence, elle prenait soin de se mouvoir sans bruit. Le tintamarre des boîtes de conserve s'entrechoquant lui parut désagréable, tandis qu'elle les retirait du sac avant de les aligner soigneusement sur la souche imposante.

Elle n'eut qu'un bref regard pour le trou noir et béant de l'entrée de la maisonnette. Elle remarqua cependant que depuis son dernier passage, lorsqu'elle était venue jusqu'ici pour s'exercer au tir, la véranda semblait s'affaïsser de plus en plus, menaçant de faire sécession et de quitter le reste de l'édifice.

Elle s'éloigna de la souche en comptant ses pas à mi-voix, ses pieds faisant naître des plumets de poussière.

Une gouttelette de transpiration coula dans sa nuque. Elle s'agaça de ne pas avoir pensé à prendre

un élastique pour retenir ses cheveux noirs et dégager ses épaules.

La pointe d'impatience s'évanouit tandis qu'elle se tournait pour faire face à la souche. Tête baissée, elle se concentra sur son souvenir physique de l'arme.

Soudain, d'un mouvement fluide, elle releva brusquement la tête, les genoux légèrement fléchis, sa main gauche agrippant son avant-bras droit tandis qu'il remontait, et tira.

Projetée dans les airs, une boîte retomba pour rouler sous les marches menant à la véranda, dans un vacarme métallique. Puis ce fut le tour d'une seconde, puis d'une troisième.

Quand il n'en resta qu'une, Catherine se sentait assez fière. Mais elle réprima immédiatement son autosatisfaction : la souche était relativement proche. Bien entendu, un 7.65 n'est pas conçu pour les tirs à grande distance.

La dernière cible s'avéra plus têtue et Catherine vida son chargeur dessus. La boîte demeurait obstinément intacte et immobile. Avec une exclamation étouffée, Catherine décida qu'il était temps de marquer une pause.

Elle repartit vers la souche en traînant des pieds et s'affaissa, le dos contre l'écorce rugueuse. Puis elle retira une boîte à cartouches de la poche de son jean et posa le contenant en plastique par terre, à côté d'elle. Elle retira le cran de sûreté et rechargea en prenant tout son temps, emplie de cette sensation de paix et de langueur qui suit l'expulsion des tensions intérieures.

Une fois son arme prête, elle n'avait plus envie de se relever.

Tant pis pour la boîte, se dit-elle. Elle mérite bien de rester sur la souche.

Elle profitait pleinement de ce rare instant de détente. Elle joignit les mains sur son ventre, remarquant que ses doigts laissaient des traces sur son t-shirt blanc. Son jean était maintenant totalement recouvert de poussière. Elle tapota sa cuisse, observant les particules qui flottaient vers le haut.

Je vais rentrer, se dit-elle, tranquille. Je vais jeter tout ce que je porte dans le lave-linge. Puis je vais prendre une douche, bien longue. Et après...

Mais il n'y avait pas d'après.

Pourtant, je vais mieux, poursuivit-elle, ignorant délibérément le léger malaise qui avait perturbé son moment de paix. *Je vais mieux, maintenant.*

Un taon atterrit sur son bras et elle l'écarta d'un geste automatique. Il s'éloigna en bourdonnant de dépit, remplacé presque immédiatement par l'un de ses congénères.

— Saloperies de mouches, marmonna-t-elle.

Il y en a quand même beaucoup, pensa-t-elle, surprise, tandis qu'un autre insecte se posait sur son genou. *Ils sont sûrement attirés par la sueur.*

Très bien. Elle allait donc ramasser les boîtes et s'en retourner à Lowfield pour se réfugier dans sa maison fraîche et calme.

Catherine se releva et se dirigea d'un pas énergique vers la véranda, tout en battant des bras.

Les mouches virevoltaient dans l'embrasure de la cabane, leur vrombissement déchirant le silence. Les fenêtres condamnées et la véranda couverte s'associaient pour assombrir l'intérieur, qui prenait des allures de caverne. Les rayons du soleil n'y pénétraient que d'une trentaine de centimètres. Par

opposition, les profondeurs de la pièce n'en paraissaient que plus noires et impénétrables.

Elle se baissa pour ramasser la première boîte qu'elle avait touchée, coincée sous les marches inégales. Le mouvement l'amena au même niveau que le sol de la maison, surélevée pour résister aux inondations de la saison des pluies du Delta. Tandis qu'elle tendait la main vers le métal perforé, elle aperçut quelque chose du coin de l'œil. C'était une vision si étrange qu'elle s'immobilisa, courbée en deux, le bras toujours en extension.

C'était une main.

Elle tenta de se convaincre qu'elle se trompait.

Mais c'était bien une main. La paume tournée vers le haut et les doigts étendus en direction de Catherine. Ils semblaient la supplier. Son regard vola vers ses propres doigts dépliés, avant de se reporter sur la main. Elle se redressa, très lentement.

C'est en inspirant qu'elle comprit qu'elle avait retenu sa respiration et que l'air empestait. C'était la même odeur que celle qu'elle avait perçue en dépassant le chien mort.

La tête vide de toute pensée, elle attrapa l'une des poutres verticales qui soutenaient le toit recouvrant la véranda. Se déplaçant silencieusement, avec précaution, elle se hissa sur les planches disjointes et pourrissantes, avant d'effectuer un court pas en avant.

Une mouche passa devant son visage.

Le contraste aveuglant entre l'extérieur lumineux et l'obscurité s'amenuisait au fur et à mesure qu'elle s'approchait. Lorsqu'elle atteignit l'encadrement de l'entrée, elle fut en mesure de distinguer ce qui gisait à l'intérieur.

La main était encore attachée à un poignet, le poignet à un bras...

Le corps était celui d'une femme.

Son visage était détourné. Malgré l'ombre épaisse, Catherine voyait des taches noires et gluantes dans la chevelure grise. Elle comprit soudain ce qui conférait une forme si bizarre à la tête.

Une mouche se posa sur le bras de la femme.

Catherine se mit à trembler. Elle eut peur que ses genoux ne la trahissent. Elle allait tomber sur cette chose puante. Des haut-le-cœur la gagnèrent.

Elle recula, se concentrant de toutes ses forces sur ses pas, petits et malhabiles. Son bras effleura une poutre de bois. Elle avait atteint le bord de la véranda.

Elle se retourna pour s'accrocher à la poutre, puis elle avança le pied petit à petit pour le poser fermement sur le sol.

Elle marcha vers la souche et s'assit sur sa surface grossière, le dos tourné à la cabane du métayer. Elle fixa l'étendue de sa terre.

— Oh ! mon Dieu, chuchota-t-elle.

Puis la terreur la frappa d'un coup. Paralysée pendant une seconde, elle se précipita ensuite pour récupérer maladroitement son arme dans la poussière.

Elle lançait des regards paniqués tout autour d'elle.

Rien ne bougeait sur la route, ni dans les champs. Mais elle se sentait dangereusement exposée, perdue au milieu de l'immensité.

La voiture. Elle devait absolument parvenir jusqu'à sa voiture. Elle était garée à quelques mètres seulement, sous l'ombre dérisoire du chêne. Tout ce qui lui fallait faire, c'était de traverser ces quelques mètres.

Mais elle demeurait pétrifiée sur place, tel un animal surpris dans la lumière des phares.

Brusquement, tout fut clair. Le shérif. Elle devait aller trouver le Shérif Galton.

Armée de cette pensée, de ce plan d'action si simple, elle fut à même de se décoller de la souche.

Elle ouvrit sa portière, jeta son pistolet sur la banquette côté passager, et se glissa dans le siège du conducteur, les mains tremblantes. Referma la portière. La verrouilla. Elle réussit à tourner la clé de contact avant que ses muscles ne refusent soudain de lui obéir. Ses doigts sur le levier de vitesse s'affolaient sans réussir à enclencher la marche avant.

Elle se mit à hurler de frustration, se bouchant les oreilles en vain pour échapper aux stridulations de ses hoquets de terreur.

Enfin, libérée, elle sentit ses frissons se calmer. Elle put enfin passer sa vitesse et se mettre en route pour rentrer à Lowfield.